8°Z
53954

KENNETH WHITE

Une apocalypse tranquille

Grasset

UNE APOCALYPSE TRANQUILLE

crise et création
dans la culture occidentale

8°Z
53954

DU MÊME AUTEUR

Récits, cheminements, voyages-voyances

LES LIMBES INCANDESCENTS, traduction Patrick Mayoux, Paris, Denoël, collection les Lettres nouvelles, 1976.
DÉRIVES, plusieurs traducteurs, Paris, Lettres nouvelles/Maurice Nadeau, 1978.
LETTRES DE GOURGOUNEL, traduction Gil et Marie Jouanard, Paris, les Presses d'aujourd'hui, 1979.
L'ECOSSE AVEC KENNETH WHITE, Paris, Flammarion, 1980.
LE VISAGE DU VENT D'EST, traduction Marie-Claude White, Paris, les Presses d'aujourd'hui, 1980.
LA ROUTE BLEUE, traduction Marie-Claude White, Paris, Grasset, 1983.

Poésie

EN TOUTE CANDEUR, édition bilingue, traduction Pierre Leyris, Paris, Mercure de France, 1964.
MAHAMUDRA, LE GRAND GESTE, édition bilingue, traduction Marie-Claude White, Paris, Mercure de France, 1979.
ODE FRAGMENTÉE À LA BRETAGNE BLANCHE, Bordeaux, William Blake & Co, 1980.
LE GRAND RIVAGE, édition bilingue, traduction Patrick Guyon et Marie-Claude White, Paris, le Nouveau Commerce, 1980.
SCÈNES D'UN MONDE FLOTTANT, édition bilingue revue et augmentée, traduction Marie-Claude White, Paris, Grasset, 1983.
TERRE DE DIAMANT, édition bilingue revue et augmentée, traduction Philippe Jaworski, Marie-Claude White et l'auteur, Paris, Grasset, 1983.

Essais, recherches

SEGALEN, THÉORIE ET PRATIQUE DU VOYAGE, traduction Michelle Tran Van Khai, Paris et Lausanne, Alfred Eibel éditeur, 1979.
LA FIGURE DU DEHORS, Paris, Grasset, 1982.

84

KENNETH WHITE

UNE APOCALYPSE TRANQUILLE

crise et création
dans la culture occidentale

BERNARD GRASSET
PARIS

DL-11-03-1985-06173

« Le mangeur d'opium et la petite Basque » préface l'édition de *la Nonne militaire d'Espagne* de Thomas de Quincey faite par *le Mercure de France* en 1980. « Méditations en hiver » a accompagné les peintures de Bernard Louedin dans le volume *Au pays du silence,* publié par la Bibliothèque des Arts en 1982. Je remercie ces deux maisons de m'avoir permis de reproduire ici ces deux textes dont ils détiennent le copyright. Par la même occasion, je remercie les éditeurs des revues (*la Quinzaine littéraire, Troisième millénaire,* etc.) qui ont accueilli certains des textes de ce livre dans leurs pages ces dernières années.

K. W.



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset et Fasquelle, 1985.*

« Le processus historique tout entier possède une forme très curieuse, visible seulement par une explication de la motivation intime et cachée. »

HUSSERL,
la Crise des sciences européennes.

« D'autres peuvent continuer à écrire en si bémol, mais nous, nous allons vers la conflagration dodécaphonique! »

HUGH MACDIARMID,
A Vision of World Language.

« Le concept de *création,* depuis longtemps oublié par la philosophie de la nature, surgissait à nouveau dans les pensées et les écrits des cosmologistes. »

JACQUES MERLEAU-PONTY,
Cosmologie du XX^e^ siècle.

« Finalement, c'est la non-littérature que chaque livre poursuit comme l'essence même de ce qu'il aime et voudrait passionnément découvrir. »

MAURICE BLANCHOT,
le Livre à venir.

« Ils lui dirent : en quel jour le monde nouveau viendra-t-il ? Il leur dit : le monde nouveau ne viendra pas avec une attente. On ne dira pas : voici qu'il est ici, ou voici qu'il est là. Le monde nouveau est répandu sur la terre, mais les hommes ne le voient pas. »

le Livre de Thomas.

PRÉFACE

En 1935 parut aux Etats-Unis la pièce d'Odets *En attendant Lefty.* Quelque vingt ans plus tard paraissait à Londres et à Paris la pièce de Samuel Beckett *En attendant Godot.* En 1964, le critique littéraire Leslie Fiedler publie *En attendant la fin.* Dans ces trois titres, on peut lire en raccourci notre histoire intellectuelle et culturelle récente.

Ce qui est proposé ici, ce n'est pas une attente de plus, que ce soit d'un miracle socio-politique, du salut divin ou d'une fin de partie. Ce serait plutôt la fin de l'attente.

Si je parle d'une « apocalypse *tranquille* », qu'on ne s'attende à aucune lamentation, aucun prophétisme.

Au-delà de ce qu'une apocalypse, normalement comprise, comporte d'hystérie collective, de millénarisme, d'eschatologie, de bouleversements dans le ciel accompagnés de révolutions terrestres sanglantes suivies de lendemains qui chanteront faux, j'entends « apocalypse » ici dans le sens premier, grec du terme : dévoilement, mise à nu.

Déconditionnement, dérive, découverte.

Les pages qui suivent ont été écrites à des occasions diverses, selon la parution de tel ou tel livre, en réponse à telle ou telle invite à parler devant un auditoire, au cours de ces dix dernières années. Dans ces conditions, quelques répétitions sont inévitables, et j'espère que le lecteur voudra bien m'en excuser, en considérant peut-être que chaque approche successive renouvelle le propos. En gardant cette

allure circonstancielle, j'ai voulu rester dans l'inachevé, dans l'ouvert, donnant au livre une forme... archipélagique.

Le dessin général se confirmait petit à petit. Ce que j'ai essayé de faire, c'est de montrer comment, à partir de champs d'action et de pensée situés très loin apparemment les uns des autres, se dégage, à l'heure actuelle, un espace autre ou du moins ses premiers contours. Parmi les vies et les voies dont il va être question, certaines tournent court et se fixent sur des lieux à mi-chemin; d'autres vont « jusqu'au bout », mais vers un effondrement; d'autres encore débouchent vraiment sur un espace de vie et de parole différent.

Une apocalypse tranquille se veut à la fois un livre de lectures radicales et extravagantes, le développement-déploiement d'une pensée non pesante, et le carnet de bord d'un passage. Ce passage est individuel pour chacun (de là, comme pour *la Figure du dehors,* l'implication personnelle de l'auteur dans ces pages), mais il est aussi, je pense, général, de sorte que le « je » qui évolue dans l'espace de ce livre est à prendre non pas comme une identité personnelle, mais comme un jeu d'énergies à la limite anonyme.

K. W.
Côtes-du-Nord,
janvier 1985.

1

Le nouveau paysage

TRADITION, MODERNITÉ ET AU-DELA

Voici une grande ville moderne, avec ses espaces bétonnés. Qu'est-ce qui frappe d'abord? La circulation. La circulation d'énergies individuelles, d'un sens du monde? Non. Celle des autos. N'insistons pas sur les nuisances physiques, comme les gaz d'échappement et le bruit infernal. Au-delà des nuisances, il y a l'énorme ennui de la vie urbaine moderne, un enlisement, un aveulissement, que cache mal un défoulement ponctuel (« la fête »). Un historien de la culture des villes, Lewis Mumford, appelle tout cet ensemble une *cacotopie.* C'est ça. Pas une utopie, ce rêve que l'Occident poursuit depuis au moins Platon, une cacotopie. Et dans le même ordre d'idées, mais dans un langage plus cru, Michel Leiris a dit que la modernité, quand on met la logique historique (Antiquité – Moyen Age – Modernité, n'est-ce pas?) entre parenthèses, et qu'on regarde vraiment ce qui est là, eh bien, c'est tout simplement de la merdonité.

Gigantisme. Surpopulation. Croissance cancéreuse. Débâcle. Effet dinosaure. Faux progrès. Gangrène. Dégradation rapide. Détérioration de l'environnement. Etouffement. Surmédicalisation. Pollution. Saturation. Nécrose. Homme unidimensionnel. Logique réductrice...

J'aligne là pêle-mêle quelques termes pris dans toute une série de livres parus ces dernières années sur la « crise de la modernité ». On pourrait continuer la liste. Mais à quoi bon? Tout le monde est au courant.

Alors, que faire ?

Je pense à une phrase de Valéry, dans ses *Cahiers* : « Il n'y a qu'une chose à faire : se refaire. Ce n'est pas simple. »

Le but serait peut-être celui-ci : essayer de maintenir et de développer la notion d'une vie complète et d'une action « souveraine » (j'emprunte le terme à Georges Bataille), c'est-à-dire non subordonnée à des programmes utilitaires immédiats, non intégrée au cirque culturel, mais se voulant à la mesure, tant soit peu, du monde : ce monde que nous avons perdu de vue en créant nos cités, en établissant nos structures, en nous installant dans l'unidimensionnel.

S'isoler (plus ou moins) – en vue d'une activité qui ne soit pas un activisme. Et en vue d'un monde qui ne soit ni mondain ni immonde.

Quand on prend ainsi des distances et qu'on se situe hors des catégories en cours, les catégories subversives et oppositionnelles y comprises, on est *suspect.* Dans un pays très politisé et sectarisé comme la France, par exemple, pour les gens de droite, on sera de gauche, pour les gens de gauche, on sera de droite, et pour les centristes, on sera... excentrique. On ne peut que rire en attendant moins de myopie. A la question : « Comment vous situeriez-vous sur l'échiquier politique ? », Kostas Axelos répond : « Au-dessus et à gauche de la distinction entre droite et gauche. Musique – pratiquement inaudible – de chambre et de plein air ». Pour élargir un peu le débat, et pour rire un peu (tout est si tristement absurde), disons que l'animal cosmopoétique n'entend pas la même musique que l'animal politique, *seulement* politique, dont le système d'appréhension et de compréhension a été établi par Aristote. Ce système ayant mené à la cacotopie que tout le monde constate, qui sait si le moment n'est pas venu pour *tout le monde* d'entendre autre chose.

Aujourd'hui, les discours que l'on subit sont soit politiques soit techno-scientifiques (je ne dis rien de tout le bavardage pseudo-culturel). Ce dont je vais essayer de parler ici, c'est d'un art, d'un art de vie fondamental, qui ne s'intègre

facilement ni à la « culture » ni à la *polis* telle qu'elle est.

« La connaissance la plus approfondie, dit encore Valéry, ne peut qu'être un art, et non une science, un art du gouvernement et du maniement de soi-même, un art de susciter, d'arrêter, d'utiliser, de développer... le tout soi-même. »

On dira, évidemment, l'ambiance étant psychologisée à l'extrême, que cela est « narcissique », donc répréhensible. Ce fut la critique adressée en France au livre de Roszak, *l'Homme planète,* qui fut une tentative pour dépasser la séparation de l'homme et du monde qui est à la base de notre culture, et dont la formule la plus frappante a été trouvée par Descartes quand il a établi la fameuse distinction entre la *res cogitans* (la chose pensante, l'homme) et la *res extensa* (la chose étendue, la nature). Avec cette formule, Descartes marque très nettement le début de la modernité, où la nature – le dehors (*das Aussen,* comme dira Rilke) – disparaît de plus en plus, au profit (?) d'un être cogitant, ratiocinant, qui ne sait plus où donner de la tête (heureusement qu'il y a maintenant les ordinateurs pour lui sauver la face).

On peut, et il faut être lucide, se rendre compte de toutes les difficultés, de toute la masse de la médiocrité, cultivée ou non, et, pire, de toute la puissance de la médiocratie, mais ce n'est pas une raison pour se réfugier dans la délectation morose ou pour faire un hara-kiri intellectuel. Il y a encore, malgré tout, du possible.

Adolescent, je relisais souvent cette page de Camus (*Noces),* un peu trop pathétique peut-être à notre goût actuel, mais peu importe, je la cite (je cite souvent, on me le reproche, mais c'est par *reconnaissance*) :

« Quand j'habitais Alger, je patientais toujours dans l'hiver parce que je savais qu'en une nuit, une seule nuit froide et pure de février, les amandiers de la vallée des Consuls se couvriraient de fleurs blanches... Ce n'est pas là un symbole. Nous ne gagnerons pas notre bonheur avec des symboles. Il

y faut plus de sérieux... La méditation de leur exemple m'enseigne que si l'on veut sauver l'esprit il faut ignorer ses vertus gémissantes et exalter sa force et ses prestiges. Ce monde est empoisonné de malheurs et semble s'y complaire. Il est tout entier livré à ce mal que Nietzsche appelait l'esprit de lourdeur. N'y prêtons pas la main. Il est vain de pleurer sur l'esprit, il suffit de travailler pour lui. »

Revenons à cette notion : se refaire. Afin d'éviter tout attachement un peu trop raide à des valeurs et à des vertus, il me semble que ce re-faire doit passer par un dé-faire, ce qui n'implique pas une défaite, mais une dissolution créatrice.

A la première page de son livre (qu'il dédie à Mumford, celui qui parlait de cacotopie – tout se tient quand même dans ce paysage non quadrillé), Roszak cite l'Irlandais Yeats : « Les choses se désintègrent, le centre ne peut tenir, l'anarchie est lâchée sur le monde », et il commente : « Ainsi se lamentait William Butler Yeats dans l'une de ses plus célèbres prophéties apocalyptiques sur le XX^e^ siècle. Mais parfois une société se désintègre en libérant de l'énergie. Et ce qui peut paraître de l'anarchie, du point de vue du centre bien assis d'une culture, est peut-être la naissance difficile d'un ordre social nouveau qui sera demain plus humain. Il existe des formes de désintégration créatives. »

Ne pensons pas trop vite à un « ordre social nouveau » (on retombera dans de vieilles ornières, réalistes ou idéalistes), restons près de la masse d'énergie « flottante » qu'il y a dans les rues et dans l'air aujourd'hui et qui, en l'absence d'un projet culturel profond, se morfond, tourne en rond ou prend des poses grotesques. Considérons aussi quelques libérations d'énergie particulières.

L'une des plus grandes s'appelle Nietzsche.

Nietzsche dit beaucoup de choses, dont la plupart sont d'une importance primordiale et mondiale (d'autres étant à mettre sur le compte d'une situation psychologique personnelle), mais ce qui compte *en premier lieu,* c'est cette danse d'énergie, réjouissante et inspirante en elle-même.

Nietzsche, c'est le possible. Ni l'être, ni le néant, le

possible. Et le possible se présente sous les apparences de la multiplicité, du foisonnement et de la turbulence, car aucun concept ne le contient, aucune forme ne le définit, aucune étiquette ne le couvre : il *déborde.* Chaoticisme, dirais-je. L'idée devient femme, dit Nietzsche. La logique se transforme en érotique, la vérité en vertige, et la personne, libérée de la dictée socio-morale, en passion de l'inconnu. La vie et la pensée vont vers un chef-d'œuvre inconnu :

« Le vieux maître n'a pas ébranché, écrit Michel Serres à propos du chef-d'œuvre inconnu dans le roman de Balzac, il n'a pas ébarbé son incertitude, il a laissé foisonner le possible. Il remonte la pente, il remonte le temps, vertigineusement, il rajeunit. L'homme d'œuvre naît vieux et meurt jeune. L'homme d'œuvre renverse le temps. Vous reconnaîtrez le penseur à ce qu'il va de la vérité aux possibles... le vieux fou est sur le chemin du secret inconnu de la vie. »

Je pense à un autre vieux fou, sorti d'une tout autre tradition que le héros de Balzac – Hokusai, le maître de la vie flottante :

« Dès l'âge de six ans, une curieuse manie de dessiner toutes sortes de choses s'empara de moi. A cinquante ans, j'avais produit un grand nombre d'œuvres de tous les genres possibles, mais aucune ne me laissait satisfait. Le travail effectif commença pour moi dans ma soixante-dixième année. Maintenant, à l'âge de soixante-quinze ans, commence à s'éveiller en moi un véritable sentiment de la nature. C'est pourquoi j'espère qu'à quatre-vingts ans, je pourrai atteindre une certaine puissance d'intuition qui se développera jusqu'à ma quatre-vingt-dixième année, en sorte qu'à l'âge de cent ans je pourrai probablement affirmer que mon intuition était celle d'un véritable artiste. Et s'il m'était accordé de vivre jusqu'à cent dix ans, je crois qu'une compréhension vivante et vraie de la nature rayonnerait de chacune des lignes, de chacun des points que je tracerais... J'invite ceux qui vivront aussi longtemps que moi à s'assurer si je tiendrai parole. Ecrit à l'âge de soixante-quinze ans par

moi, appelé autrefois Hokusai, le Vieil Homme fou de peinture. »

Ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui (en dehors des « nouveaux » et des « néos » qui encombrent les plates-formes spectaculaires), c'est que nous avons plusieurs traditions à notre disposition, dont les unes complètent les autres. Nous ne sommes plus obligés de nous insérer dans la lignée d'une seule tradition, et nous pouvons faire mieux qu'une renaissance (toujours un peu bruyante et brouillonne). A la place d'une lignée, nous avons un réseau. Si on utilise bien ce réseau, on dépasse à la fois les cultures nationales, toujours partielles, aujourd'hui plus qu'épuisées, et le cosmopolitisme creux qui leur fait suite.

A quelles traditions avons-nous accès? D'abord à celles qui constituent, globalement, la tradition occidentale, c'est-à-dire la tradition gréco-romaine et la tradition judéo-chrétienne. Ensuite (mais dans un réseau il n'y a pas de « suite »), on peut nommer la tradition hindoue, la tradition sino-japonaise, la tradition africaine, la tradition islamique, la tradition amérindienne et, pour revenir en Europe, la tradition celte.

Il est certain que pénétrer dans une tradition demande énormément de travail. Telle qu'elle se trouve traduite dans nos sociétés, une tradition n'a que très peu de chose à voir avec sa force originelle. Elle est tout au plus catéchiste et classiciste, c'est-à-dire réduite à des formes limitées, et notre éducation est rarement une initiation.

Comment maintenir le sens et la dynamique de la tradition, comment faire reconnaître et faire vibrer ce que j'ai appelé le réseau? Par une activité *poétique* hors série, multiple, complexe, irradiante, clarifiante.

En fait, pour entreprendre et mener à bien un tel labeur, il faut être un « vieux fou », et il faut commencer jeune. Hegel l'avait bien dit : à l'époque moderne, la poésie se trouverait confrontée à une telle masse prosaïque qu'elle n'arriverait pas à se frayer un chemin. « Pourquoi être poète

en un temps de manque? », disait Hölderlin qui, ayant entrepris un tel travail, allait se trouver, comme d'autres, dans une situation telle qu'il en est devenu fou. Après tout, on peut être « poète » à moindres frais. N'appelle-t-on pas « poète » dans notre pauvre contexte culturel celui qui s'en tire avec trois rimes et deux accords de guitare? T. S. Eliot, l'auteur d'un des grands poèmes du « déclin de l'Occident », *la Terre gaste (The Wasteland),* disait que si l'on veut être poète au-delà de vingt-cinq ans, c'est-à-dire si l'on veut être capable d'exprimer autre chose que sa personne, en se contentant d'une vague « créativité », dont l'idéologie court les rues aujourd'hui, il faut être prêt à assumer le travail traditionnel et transtraditionnel dont je parle. Mais, encore une fois, pourquoi vouloir être poète au-delà de vingt-cinq ans? Le moment venu, on peut se convertir à des genres demandant nettement moins d'énergie intellectuelle.

Pourquoi donc entreprendre un si immense labeur, qui risque pendant longtemps d'être à peine reconnu (il faudra même, parallèlement, créer le contexte dans lequel il pourra être vu pour ce qu'il est)? Eh bien, parce que l'on croit, malgré tout, à la culture, à la possibilité d'une culture, mais d'abord et surtout, si étrange que cela puisse paraître, pour le plaisir – un plaisir qui consiste à se sentir complètement hors de soi et pourtant relié au monde. Je pense aux marches de Nietzsche le long de la baie de Santa Margherita, où Zarathoustra l'accompagnait, et à ce qu'il dit dans cette autobiographie éclair qu'est *Ecce homo* : « Si l'on était le moins du monde superstitieux, on ne saurait comment repousser la notion que l'on n'est qu'une incarnation, le médium de puissances supérieures. » Je pense aussi à ce que dit Rilke, à propos de ces « journées d'immense obédience » et de ces « orages de l'esprit » qu'il connaissait, notamment au moment où il écrivait les *Elégies de Duino.* Après de tels orages, il y a une sensation de clarification absolue et des moments (malgré *tout*) de totale réconciliation avec le monde. Je pense encore à Rilke qui, ayant terminé un long travail poétique, sort au clair de lune et caresse, comme s'il s'agissait d'un vieil animal, les murs du petit château Muzot.

Ce qui fait urgir dans mon esprit l'image du vieux John Cowper Powys (« *Mad John* ») posant, sous la pluie, son front sur une des grosses pierres couvertes de lichen de Stonehenge.

Quels sont les « vieux fous » de la modernité, qui dépassent, et de loin, l'art dit moderne, et qui *existent,* car ce sont des existants, pas seulement des « artistes », dans un espace bien au-delà de la « scène culturelle contemporaine » ? Sans vouloir dresser une liste exhaustive, on peut en nommer quelques-uns : Nietzsche, bien sûr, mais aussi Dostoïevski, Van Gogh, Ezra Pound, Gauguin, Rilke, James Joyce, John Cowper Powys, Hugh MacDiarmid, D. H. Lawrence, Joseph Delteil, Henry Miller...

Beaucoup de folie, certes, beaucoup d'aberrations, mais de grands paysages existentiels et intellectuels où il fait bon s'aventurer, un rapport révolutionnaire et fertile à la tradition (les traditions) et surtout, puisque ces « vieux fous » puisent au-delà d'eux-mêmes, une immense vitalité – cette « grande santé » dont parlait Nietzsche et dont René Char parle à son tour : « La vitalité du poète n'est pas une vitalité de l'au-delà mais un point diamanté actuel de présences transcendantes et d'orages pèlerins. » Là encore, sans doute, vocabulaire un peu trop grandiloquent (nous avons à débarrasser la poésie de toute la rhétorique verbeuse qu'elle charrie depuis la Renaissance), mais une vérité fondamentale.

Enfin, la présence du mot « au-delà » dans cette citation me permet de préciser, si besoin est, que le même mot dans le titre de cet essai n'implique aucunement dans mon esprit la notion d'un quelconque « arrière-monde ». Le but est d'explorer le champ du possible. Dans ce champ se situe un au-delà de la modernité et sans doute aussi, un au-delà des traditions.

L'utilisation de la tradition, des traditions à l'époque moderne a été diverse.

Pour Eliot, elles fournissaient avant tout un bastion contre la médiocrité et la confusion. Pound y cherchait des foyers d'énergie. Perdu dans la mégalopolis, Miller y voyait miroiter des horizons paradisiaques. MacDiarmid y entend les accents d'une « grande musique ». Avec elles, Joyce, autre Thomas d'Aquin, mais pas très catholique, fait son immense somme mytho-linguistique. Yeats aurait aimé fonder en Irlande une unité culturelle nationale ayant sa base dans la tradition celte (telle que, confusément, il la percevait), mais ayant constaté, amèrement, que cette entreprise s'enlisait dans des discussions et des réalisations de plus en plus médiocres (ce qui devrait être une leçon pour tous les nationalismes, mais ne le sera pas), il préféra à la fin de sa vie abandonner ce projet et « marcher nu », contemplant là, un visage de jeune fille, ici, un caillou ou un fragment d'os blanchi, apporté par la marée sur le sable...

En fait, à l'issue de la modernité s'ouvre et s'étend un espace désertique, nu et blanc. C'est comme si on avait bouclé la boucle, et retrouvé un espace premier. Dans *l'Expérience intérieure,* un des rares livres de la « grande sortie », Georges Bataille l'évoque ainsi :

« Je dirai du " désert " qu'il est le plus entier abandon des soucis de " l'homme actuel ", étant la suite de " l'homme ancien "... Il n'est pas un retour au passé : il a subi la pourriture de " l'homme actuel " et rien n'a plus de place en lui que les ravages qu'elle laisse – ils donnent au " désert " sa vérité " désertique "... Derrière lui s'étendent comme des champs de cendre le souvenir de Platon, du christianisme et surtout, c'est le plus affreux, des idées modernes. Mais entre l'inconnu et lui s'est tu le piaillement des idées, et c'est par là qu'il est semblable à l'homme ancien : de l'univers il n'est plus la maîtrise rationnelle (prétendue), mais le rêve. »

A son tour, plus récemment, Michel Serres *(Genèse)* l'évoque en parlant du « ballet d'Albe » :

« C'est le dernier ballet. Il n'a pas d'argument, il n'a pas d'histoire. Il est le ballet blanc, il raconte la remontée vers Albe. La place que j'évoque, la place royale, carrefour où César est passé, espace du calculateur ou scène du danseur,

est la place d'Albe. Elle est notre origine, elle est notre matrice, elle est, sous les fondements de la ville, la ville mère. Elle est, blanche, la ville mère sous la ville sainte. Elle est la place de notre naissance, elle se nomme Albe la Blanche. Pour être digne de penser, pour savoir calculer, pour composer musique ou prière ou poème, pour être investi de langage, pour être digne de danser, il faut avoir fait son pèlerinage vers Albe la Blanche. Quand Zola remonte, au *Rêve,* à un livre tout blanc, où se perdent les noms propres, où s'effacent les traces des corps, où sont gommées les marques des fautes sous le coton immaculé, sous le chrême de l'extrême-onction, quand Melville, par toutes mers, court à mort la baleine blanche, blanche de terreur, blanche d'extase, quand meurt le baleinier de la rencontrer, quand Musil construit un espace et un être sans qualités, quand j'évoque le ballet d'Albe, nous sommes tous en quête de ce que Platon nomma la *chôra,* espace lisse et blanc d'avant le signe... »

On voit qu'il n'y a pas d'accord total sur les références : chez Bataille, Platon sort; chez Serres, il rentre. Peu importe. On n'est pas obligé non plus d'être d'accord sur les métaphores, plus ou moins mélangées. Mon but ici n'est pas de faire de la critique littéraire, mais de dégager une topologie. Ce dont on peut être sûr, c'est que ce lieu, non-lieu, existe actuellement, à la pointe extrême de la modernité, dans les esprits. La grande distinction, la seule qui soit vraiment importante, se situe entre ceux qui voient cet espace sous le régime négatif, comme frappé d'absence, et ceux qui y voient la possibilité d'une nouvelle présence. C'est la différence entre un lac gelé et une mer agitée. Il est d'ailleurs significatif que de Bataille à Serres, l'espace en question, de désertique soit devenu marin.

C'est sur un rivage, devant une mer agitée, que se trouve Nietzsche après s'être frayé un chemin à travers le labyrinthe de la modernité. Tout le monde connaît le Nietzsche magistral, incisif et parfois criard. Ici, à l'issue du labyrinthe,

c'est un Nietzsche contemplatif, beaucoup moins connu, qui apparaît. Voici une page du *Gai Savoir* :

« Cette vague s'approche avec avidité comme s'il s'agissait d'atteindre quelque chose! Elle rampe avec une hâte épouvantable dans les replis les plus cachés de la falaise! Elle a l'air de vouloir prévenir quelqu'un. Il semble qu'il y a là quelque chose de caché, quelque chose qui a de la valeur, une grande valeur. Et maintenant elle revient, un peu plus lentement, encore toute blanche d'émotion. Est-elle déçue? A-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait? Prend-elle cet air déçu? Mais déjà s'approche une autre vague, plus avide et plus sauvage encore que la première, et son âme, elle aussi, semble pleine de mystère, pleine d'envie de chercher des trésors. C'est ainsi que vivent les vagues. C'est ainsi que nous vivons, nous qui possédons la volonté. Je n'en dirai pas davantage. »

Dans cet espace extrême, situé au-delà de la *terre gaste* et de tout espoir de paradis, qu'y a-t-il à atteindre, à connaître, à sentir, et quels sont les moyens pour l'atteindre?

Bataille parle d'une sorte de rêve planétaire. Nietzsche parle, trop « poétiquement » presque, de « choses cachées », de « mystère », de « trésors », et puis se tait brusquement. Hokusai, l'on se rappelle, parlait de « puissance d'intuition » et de « véritable sentiment de la nature ».

Nous nous trouvons dans un domaine intellectuel complexe et subtil.

Le mot « intellectuel » peut surprendre. C'est que dans notre contexte culturel appauvri, le mot évoque des êtres sursophistiqués et névrosés, alors que nous sommes en train de parler d'un paysage premier, de vitalité et de clarté. Nous trouvons inhabituelle (sauf, peut-être, s'il s'agit d'un ethnologue) la rencontre entre nature et pensée. Il n'en est pas de même dans un contexte traditionnel. Si l'on traduit « intellectuel » en vieux chinois, on trouve : « homme du vent et de l'éclair ». Cela renouvelle singulièrement le mot et le champ de recherches qu'il recouvre. On peut penser aussi à « l'homme de lumière » de la tradition iranienne. Et à Spinoza (dont le rapport à la tradition juive n'est pas simple)